

CHRONIQUE.

On écrit d'Arzew à l'*Écho d'Oran* :

« Les fouilles entreprises au Vieil-Arzew, près Saint-Leu, à peu de distance des points où antérieurement l'on a déjà trouvé des vestiges de constructions romaines, ont fait découvrir de précieuses mosaïques, sur lesquelles la science pourra s'exercer à loisir.

» On a déblayé un vaste corridor de 28 mètres de longueur sur 4 mètres de largeur, orienté N. S. Perpendiculairement à ce corridor et le joignant à l'est, au centre, se trouve une pièce dont les murs sont détruits comme ceux du corridor, mais parfaitement visibles cependant au niveau du sol. Le corridor est dallé en mosaïque commune; la pièce qui le joint est, au contraire, ornée d'une mosaïque très-remarquable, soit par ses couleurs et le dessin des ornements, soit par les figures que les artistes ont représentées.

» D'autres donneront une description archéologique qui n'est point de notre compétence, mais bien de celle de la *Société Africaine*, dont le savant M. Berbrugger est président.

» Il suffira à nos lecteurs de connaître, pour le moment, que la mosaïque dont il s'agit, qui a 11 mètres de longueur, sur 10 mètres de largeur, permet de distinguer : 1° une tête d'homme et une tête de femme, toutes deux bien dessinées, et que notre correspondant d'Arzew croit être Jupiter et Junon; 2° une figure de femme, ayant le sommet de la tête entouré d'un serpent; sa main droite est posée sur la crinière d'un cheval; la gauche est libre; ses jambes, qui sont écartées et laissent voir entr'elles une tête de femme, sont fusiformes et se terminent par des pattes d'oiseau. Cette figure, qui occupe le centre de la mosaïque, est accompagnée de quelques femmes, et une maison serait au dernier plan.

» L'œuvre entière, au dire de notre correspondant, serait admirable de conception et d'exécution.

» M. Nicolle, inspecteur des bâtiments civils, qui a fait faire ces fouilles et indiqué avec précision l'endroit où elles devaient

être entreprises, a eu la main heureuse, et a été parfaitement secondé par M. Coulaud, entrepreneur.

» En attendant que des mesures soient prises pour compléter les fouilles, il serait important qu'on mit à l'abri de toutes dégradations les objets trouvés, et qu'une personne de la localité fût chargée de leur conservation. On a établi provisoirement une haie d'épines autour des mosaïques.

(*Echo d'Oran*)

AD. PERRIER.

— On nous écrit de Mouzaïville :

M. Nicollet père, qui habite une maison construite sur les ruines de l'ancienne *Tanaramusa* et qui, dans ces derniers temps, avait trouvé un candélabre d'un grand prix, vient de faire une nouvelle découverte qui n'est peut-être pas sans importance : ce sont les morceaux d'une espèce de plaque en terre cuite, d'une extrême finesse. Les morceaux s'ajustent parfaitement, en sorte que l'on a pu reconstituer le tout et examiner l'ensemble et les détails. La plaque a 0^m45 de long, sur 0^m37 de large, y compris les rebords, qui ont une largeur de 5 à 6 centimètres, et sont élevés de 2 centimètres au-dessus de la partie principale du tableau, qui ressemble exactement à l'un de ces plateaux en tôle, connus sous le nom de *cabarets*. Sur chacun des quatre rebords se trouvent trois figures en relief, parfaitement conservées. D'abord, on serait tenté de croire que ce sont les douze apôtres; mais comme les quatre rebords reproduisent également les trois mêmes figures, cette circonstance donne lieu à la réflexion, et fait rejeter la première supposition. Un enfant, placé au milieu du rebord supérieur, tient à la main un emblème en forme d'Y.

Au milieu du tableau, se tiennent debout, prêts à monter à cheval, deux guerriers, la lance dans une main et les rênes dans l'autre. Entre les deux, se trouve une urne, au-dessus de laquelle on lit cette inscription, que je reproduis textuellement :

ORATIONIBVS SANTORVM PE
RDVCET DOMINVS

On voit que le C de *sanctorum* a été omis et que la première syllabe de *perducet* a été maladroitement coupée en deux parties, placées sur deux lignes différentes.

La traduction naturelle qui se présente à l'esprit est celle-ci :
« Par les prières des Saints, le Seigneur conduira.... »

Où le Seigneur conduira-t-il? Probablement à la gloire, au

combat, à la victoire. Je soupçonne fort que ces deux guerriers n'étaient rien autre que des Ariens entrant en campagne, contre les orthodoxes. Les hommes compétents donneront, je n'en doute pas, une explication rationnelle et plus complète de ce tableau (1).

(*L'Observateur* de Blida)

M'SAD. — M. le docteur Reboud, l'infatigable explorateur des antiquités du cercle de Djelfa, a envoyé récemment au Musée d'Alger diverses épigraphes, recueillies à Msad, où fut jadis un centre militaire romain d'une grande importance, ainsi que le révèlent les nombreuses inscriptions qu'on y découvre. Il est à remarquer qu'elles datent toutes de l'époque des Sévère.

Voici la plus importante, les autres ne consistant qu'en séries de noms propres, simples listes, sans doute, des souscripteurs qui avaient élevé les monuments, *aere conlato* :

PROC
PIIPERTENACIS AVG FILIO ET SEPT.
PIIPERTENACIS AVG FILIO ET IMP CAES M.....
Q ANICIUS FAVSTVS LEG AVGG PR P.....
ET VEXILLATIONEM LEG III.. . PRN EN.....
EL v SVL FEP TR IVFEONIPNSA....

La pierre sur laquelle cette inscription se trouve gravée est un calcaire coquillier plein de trous et de fentes, ce qui ajoute à la difficulté de lire des caractères assez frustes, pour la plupart. Le haut manque, ainsi que le côté droit; sur les autres côtés, la moulure, large de 0 m. 07 c., subsiste. Les dimensions sont : hauteur, 0 m. 35 c.; largeur, 0 m. 72. c. Lettres...

Parmi les dédicaces de l'Afrique romaine, on trouve celle-ci, qui est relative au même personnage et qui, étant complète, aidera à comprendre la nôtre :

PROCOS ET IMP CAES M AVRELIO ANTONINO AVG L. SEPT
IMI SEVERI PII PERTINACIS AVG N FILIO ET FORTIS
PRINC IVVENTVTIS L SEPTIMI SEVERI PII PERTINACIS
AVG IMP N FILIO IMP CAES MAVREL ANTONIN ET IVLIAE
DOMNAE AVGVSTAE MATRI CASTRORVM
Q ANICIUS FAVSTVS LEG AVGG PRO PR C V
COS DESIG EQ LEG III AVG P V

(1) En l'absence du colon Nicolet, ses enfants ont cassé le plat que nous venons de décrire.

Dans les deux épigraphes, il s'agit d'une dédicace, faite par le légat Quintus Anicius Faustus, commandant de la 3^e légion, dont le chef lieu était à Lambèse, aux empereurs Caracalla et Géta et à leur mère, Julia Domna. La réunion de ces trois noms place notre dédicace dans l'année 211, au plus tôt, et 212, au plus tard, la première date correspondant à la mort de Septime Sévère, et l'autre, à l'assassinat de Géta.

Il paraît, par cette épigraphe, que le commandement de la 3^e légion arrivait, au moins, jusque sous le méridien d'Alger. Il est même probable qu'il s'étendait plus loin encore à l'Ouest.

Il est bien regrettable que, jusqu'ici, l'épigraphie romaine de Msad ne nous ait pas encore présenté le nom antique de cette localité

Le Musée d'Alger doit encore à la libéralité du docteur Reboud, une belle lampe funéraire (*Lucerna*), trouvée auprès de Msila (Hodna), à Bechilga, où sont les ruines de l'antique *Zabi*, dont le nom s'est conservé dans celui de Zab. Cette désignation géographique s'appliquait jadis à une plus grande étendue de terrain; jusque dans le moyen âge arabe, le Hodna en a fait partie.

La lampe dont il s'agit présente, dans le champ, le chrisme ou monogramme du Christ, c'est-à-dire un X et un P enlacés. La première lettre a la valeur de CH, en grec, et l'autre celle de R, de sorte qu'elles offraient, ensemble, les deux initiales du nom du Christ.

M. le docteur Reboud a communiqué, en même temps, une inscription relevée sur un vase antique, et dont voici la transcription :

OLIT AELIANI
PRI
MA

Les mots *Olit. Aeliani* sont disposés en un cercle, dont le mot *prima* occupe le centre.

CERCLE DE PHILIPPEVILLE. — M. Joseph Roger, conservateur du Musée archéologique de Philippeville, vient d'adresser à la *Société historique Algérienne* l'estampage d'une inscription libyque, qu'il a recueillie à Robertville, sur la propriété Godard, et qui a été déposé au Musée confié à ses soins, le 23 août 1862. Cette épigraphe est gravée sur une dalle en grès ferrugineux,

qui mesure 4 m. en longueur et 0 m. 45 c. en largeur, avec une épaisseur de 0 m. 09 c. Nous profiterons de l'envoi prochain du dessin d'ensemble que M. Roger nous annonce, pour revenir sur cette intéressante communication.

CONSTANTINE (*Cirta*). — Le journal *l'Indépendant de Constantine* contient, dans son n° du 21 novembre, un article intéressant, intitulé *Bain Pacatus*. Il est relatif à la découverte, dans cette ville, d'un bain antique, dont la nature et la destination spéciale se trouvent déterminées par l'inscription suivante, qu'on y a recueillie sur une stèle : « Celle-ci, dit l'auteur de l'article, » est un monolithe en calcaire bleu du pays, taillé avec beaucoup » de soin, dont la base et le chapiteau dénotent la belle époque » des Antonins, et est encore aujourd'hui d'une conservation » irréprochable. On y lit, bien que les caractères en aient été » martelés (probablement par les premiers chrétiens, ennemis de » tout ce qui se rattachait aux traditions païennes):

» CAIUS ARRIUS PACATUS BALINEUM

» PACATIANUM SIBI MENSIBUS XIV

» (Caius Arrius Pacatus a fait construire ce bain, auquel il a » donné son nom, dans l'espace de quatorze mois.) »

(L'auteur oublie ici de traduire *SIBI*, qui indique que Pacatus fit construire ledit bain pour son usage particulier. Mais, c'est une simple inadvertance, qui se trouve réparée à la fin de l'article.)

TEBESSA (*Theveste*). — M. le chef d'escadron Victor Flogny, commandant supérieur du cercle de Tebessa, nous adresse, à la date du 18 octobre dernier, l'estampage d'une pierre antique qu'il a découverte dans les démolitions de vieilles maisons arabes du chef-lieu de son commandement.

Cette pierre, terminée en haut par un fronton formé de trois demi-cercles dont celui du milieu surmonte de beaucoup les deux latéraux, mesure 1 m. 10 de hauteur sur 0 m. 47 de largeur. Au-dessous du fronton (0 m. 20), est un tableau (0 m. 19), représentant le *chrisme* accompagné de l'*alpha* et de l'*oméga*. Il est à remarquer que *Rho* — dont la forme majuscule, en grec, est celle du P latin — présente un appendice inférieur, sorte d'amorce de la courbe inférieure de R, et constitue ainsi une transition graphique entre les deux signes.

A la partie inférieure, on lit l'inscription suivante, dont les

lettres ont seulement 0 m. 05 en moyenne, tandis que celles du chrisme en ont 0 m. 09.

V S T R I V T
F I D E L I S B I X I T
I N P A C E A N
N I S X L M A E
N S E V o

« Ustriut Fidelis est mort en paix dans le 5^e mois de ses quarante ans. »

TEBESSA. — Nous apprenons que des crédits vont être demandés pour la restauration de l'arc de triomphe de Caracalla et la conservation du péristyle du principal temple de cette localité, si riche en monuments romains. On ne peut qu'applaudir à cette bonne pensée.

Il est à désirer que la direction de ces travaux soit confiée à une personne qui ait le sentiment de l'art antique, car il arrive souvent — même dans la métropole — que les restaurations font plus de mal aux édifices restaurés que les destructions du vandalisme.

L'EUPHORBE. — Dans ma note sur l'Euphorbe, adressée l'an dernier à la Société historique algérienne et insérée dans le numéro 27 de la *Revue africaine*, je signalais, à propos de la provenance de l'Euphorbe, une altération probable du texte grec de Dioscorides, et je regrettais de n'avoir pas à ma disposition le passage correspondant d'Ebn Beithar (1), à l'effet d'observer si cette altération se reproduisait pareillement chez lui. Depuis lors, Ebn Beithar m'est tombé entre les mains, et, ces jours derniers, en continuant ma traduction d'Avicenne, je suis arrivé à l'Euphorbe. Je m'empressai de consulter Ebn Beithar, et je crois y avoir trouvé le mot de l'énigme.

Si j'ai trouvé la véritable version, comme je le crois, ce sera une preuve à l'appui de cette assertion, plutôt articulée que

(1) Ebn Beithar publia aussi, à part, la matière médicale de Dioscorides :

كتاب الادوية خمس مقالات لديسقوريدس

Voyez Hadji Khalfa, *Éd. Fluegel*, v. 37.

démontrée positivement jusqu'alors, à ma connaissance du moins, que, pour établir définitivement le texte des auteurs grecs, il faut consulter préalablement leurs traductions arabes. En effet, ces traductions datent de longtemps et les textes originaux devaient alors être plus purs que les nôtres. On pourrait ajouter aussi que les traducteurs du grec en arabe étaient plus compétents que les modernes en matière de grec.

Quant à la traduction arabe de Dioscorides on peut en lire l'histoire dans l'Abdellatif de M. de Sacy, et s'assurer qu'elle se présente avec toutes les garanties de fidélité. C'est vraisemblablement de cette traduction, revue depuis en Espagne, qu'Ebn Beithar fit usage. Notre manuscrit d'Ebn Beithar n'est pas moins recommandable. D'une large et magnifique exécution, il date déjà de cinq siècles et fut écrit à Fez.

Avant d'entrer en matière, nous devons avouer que nous n'avons pas sous les yeux le texte même de Dioscorides, mais bien une traduction latine. Nous n'avons pas cru pour cela devoir ajourner notre rectification, et cela pour deux raisons : d'abord il ne s'agit pas ici d'une question de sens, mais purement et simplement d'une expression géographique. Ensuite, nous avons la traduction de l'homme qui a le mieux connu son Dioscorides, qui l'a traduit et commenté, c'est-à-dire de Matthiolo.

Comme nous l'avons dit, l'objet en litige est le nom du lieu d'où Dioscorides nous dit que provient l'Euphorbe. Voici comment il s'exprime par l'organe de Matthiolo : « In Tmolus juxta Mauritaniam invenitur. » On la rencontre dans le Tmolus, près de la Mauritanie.

Nous étions assez versé dans la géographie africaine pour n'être pas choqué de ce *Tmolus*. Nous nous refusâmes à lui donner droit de bourgeoisie et nous nous mîmes immédiatement en quête de savoir comment ce terme était représenté par les auteurs qui avaient marché sur les brisées de Dioscorides.

Nous croyons être complet en citant Oribase, Avicène, Sérapion et Ebn Beithar.

Nous avons d'Avicenne le texte imprimé. Malheureusement, ici, comme en cent autres endroits, ce texte est tronqué : le mot que nous cherchons est si imparfaitement reproduit, et cela peut-être en vertu du système graphique des Arabes, que nous ne saurions absolument rien en tirer.

Voici ce qu'on lit dans Avicenne :

تنبت في لونية من ارض مسد او بلاد موروسل

Nous pouvons bien restituer quelques mots et lire :

تنبت في لوبية من ارض مسداوبلاد موروسيا

Elle croit dans la Lybie, dans le pays de... (?), ou dans le pays de Maurousie.

Mais il y a toujours ce mot مسد, le seul précisément qui nous intéresse et qui ne peut rien nous apprendre.

Autre fatalité, la traduction latine, celle du moins que nous avons sous la main, est muette. Ici, comme très-souvent ailleurs, elle passe sous silence l'entrée en matière, la description الهامية, presque toujours empruntée de toutes pièces à Dioscorides.

Nous lisons dans la traduction latine de Sérapion : « Nascitur « in Mauritania Cæsariensi et *Tabex*. » C'est pour l'acquit de notre conscience que nous citons Sérapion, c'est-à-dire sa traduction, car jamais traduction n'a plus étrangement défiguré les termes techniques. Cependant, en raison de son ancienneté, cette traduction a eu le triste privilège de léguer sa monstrueuse nomenclature à tous les historiens de la matière médicale qui n'ont pu recourir aux sources.

Oribase, lui, n'a pas traduit Dioscorides, il l'a abrégé. On y lit : « in *Atlante* monte juxta Mauritaniam. » C'est encore dans l'Atlas que Pline place la patrie de l'Euphorbe, mais rien ne prouve qu'il ait ici fait aucun emprunt à Dioscorides.

A défaut d'autre document, nous nous en serions tenu là, et nous aurions pensé qu'il fallait probablement voir l'Atlas dans le mot tronqué d'Avicenne مسد et dans le *Tabex* de Sérapion ou de ses traducteurs.

Après avoir pris connaissance d'Ebn Beithar, nous sommes obligé de repousser l'Atlas. On va, du reste, en juger. Voici ce qu'on lit dans Ebn Beithar, sous le nom de Dioscorides :

تنبت في البلاد التي يقال لها لينوى وفي الناحية البلاد التي
يقال لها موروسيا في الموضع الذي يقال له اوطوبولهاساس

Passons sur le mot لينوى qu'il faut restituer ليبوى et traduisons : « Elle croit dans le pays appelé Libye et aux confins « du pays appelé Maurusie, dans l'endroit dit *Authobolhas*. »

Arrêtons-nous un instant sur ce dernier mot : *Authobolhas*, et disons d'abord qu'il nous est impossible d'y reconnaître l'Atlas ; que nous ne saurions y voir autre chose que les *Autololes*.

Maintenant, ouvrons une parenthèse à quelques généralités. Comme nous l'apprend Ebn Djoldjal, les traducteurs de Dioscorides rencontrèrent beaucoup de noms de plantes (et autres termes) dont ils n'avaient pas les équivalents en arabe. En attendant qu'on les découvrit, ils se contentèrent de les transcrire du grec en arabe. Cette transcription se fit suivant des règles déterminées, ainsi que nous l'avons exposé dans un mémoire adressé au journal asiatique, intitulé : *Etudes historiques et philologiques sur Ebn Beithar*.

Les mêmes lois qui furent appliquées aux termes de botanique, le furent aux expressions géographiques. L'Occident, alors, était peu connu à l'Orient. Si nous trouvons la Syrie rendue par *شام* nous trouvons l'Espagne rendue par *اشبانيا* au lieu de *بلاد الاندلس* que l'on était en droit d'attendre sous la plume d'Ebn Beithar, natif de Malaga, s'il n'eût pas fait usage de l'ancienne traduction du temps de Motoouakkel. Sous les lettres arabes, les expressions grecques de géographie ressortent donc parfaitement et peuvent être reconstituées. D'autre part, notre manuscrit d'Ebn Beithar étant, sous le rapport de l'exécution, un manuscrit hors ligne, les termes de géographie que l'on y rencontre, doivent être pris en sérieuse considération (1). Nous pensons, en conséquence, que le mot *اوطوبولهاس* n'est pas autre chose que le nom des Autololes, et qu'il faut le restituer. *اوطولولاس* Certes, les personnes familières avec l'écriture arabe, ne taxeront pas notre restitution de témérité.

Mais qu'étaient-ce que les Autololes ? Pline nous apprend que c'était la peuplade la plus puissante de la Mauritanie Tingitane. Ils habitaient précisément les contrées où l'on récoltait l'euphorbe. C'est donc ainsi qu'il faudrait lire Dioscorides, en remplaçant le Tmolus par les Autololes : « L'euphorbe se rencontre chez les Autololes, près de la Mauritanie. »

Il nous reste, maintenant, à expliquer pourquoi Dioscorides a dit : près de la Mauritanie, et non pas dans la Mauritanie : le mot *juxta* se retrouvant pareillement chez Oribase.

(1) Il y a bien des défauts dans notre manuscrit, mais elles portent sur les points diacritiques plutôt que sur la charpente du mot.

Tout nous autorise à croire que Juba ne fut guère plus avancé dans la Tingitanie que les Romains, après lui, ni que les souverains actuels du Maroc; il devait avoir dans l'Atlas bien des sujets *in partibus*. Le petit nombre de villes que l'on trouvait dans ces contrées, dit Mannert, étaient toutes situées sur la mer Atlantique. Les Autololes, la peuplade la plus puissante de l'intérieur, devaient être indépendants. Voilà sans doute pourquoi Dioscorides a dit que l'euphorbe se trouvait chez les Autololes, près de la Mauritanie, c'est-à-dire, près du royaume ou de la province de Mauritanie.

En attendant le prochain numéro de la revue,
J'ai l'honneur, etc.

L. LECLERC,

Médecin-Major au 3^e Spahis.

Constantine, le 16 octobre 1862.

LES PHÉNICIENS EN CORSE. — L'expansion des colonies Phéniciennes sur le littoral méditerranéen, est un des faits ethnographiques les plus intéressants de l'antiquité. Voulez-vous, à ce titre, me permettre de vous entretenir d'un monument qui, bien que découvert en Corse, ne s'en rattache pas moins à un système historique commun à l'Afrique.

Dans le compte-rendu de sa mission archéologique en Corse, M. Prosper Mérimée a particulièrement parlé, et avec raison, d'un monument fort remarquable, dont il n'a pu déterminer le but et l'origine (1); il s'agit de la prétendue statue d'Apricciani, trouvée entre Cargese et Sagone. Je ne répéterai point, après M. Merimée, la description de ce curieux morceau d'antiquité, mais j'insisterai, avec lui, sur l'arrangement de la chevelure et de la tête, qui offre un « caractère asiatique ou africain, plutôt que romain. » Ce savant a, tout de suite, attribué à la pierre d'Apricciani, une origine antérieure à l'occupation romaine et incline à la regarder, comme la représentation d'une divinité, ou d'un héros Ligure, Libyen, Ibère ou Corse... Cependant, M. Mérimée ajoute prudemment « pour prononcer en dernier ressort sur » son origine, il faut attendre que le hasard fasse découvrir » quelque'autre monument du même genre..... »

Or, en étudiant la statue d'Apricciani, en restaurant idéalement cette sculpture détériorée par le temps, j'ai été immédiatement

(1) Prosper Mérimée, *Notes d'un voyage en Corse* : p. 53. pl. V.

frappé, non pas de son analogie, mais de sa complète identité avec les sculptures des sarcophages phéniciens que j'ai eu occasion d'étudier en Syrie, notamment dans la nécropole de Sidon (Saida). La pierre trouvée en Corse présente, non au point de vue de la beauté ornementale, mais, comme type et forme, une entière similitude avec la partie supérieure, ou couvercle des sarcophages de la Phénicienne Sidon. C'est bien cette ampleur du col qui m'a paru, en Orient, un des caractères de ce genre de sculptures et qui se retrouve dans les œuvres égyptiennes inspirées par l'art phénicien; *la forme en gaine*, la grandeur et surtout le peu d'épaisseur (fig. B. 0^m20), la courbure inférieure régulièrement arrondie, tous ces caractères, concourent à me faire voir, dans la statue décrite par M. Mérimée, la partie supérieure d'une sépulture phénicienne (1). Peut-être celle d'un des chefs de cette émigration asiatique partie de Phocée (de Lydie) vers le milieu du VI^e siècle avant notre ère, et qui, entr'autres colonies, fonda celle de Tharrus, en Sardaigne; ou, ce qui est plus probable, le chef d'une petite migration venue de Sardaigne en Corse.

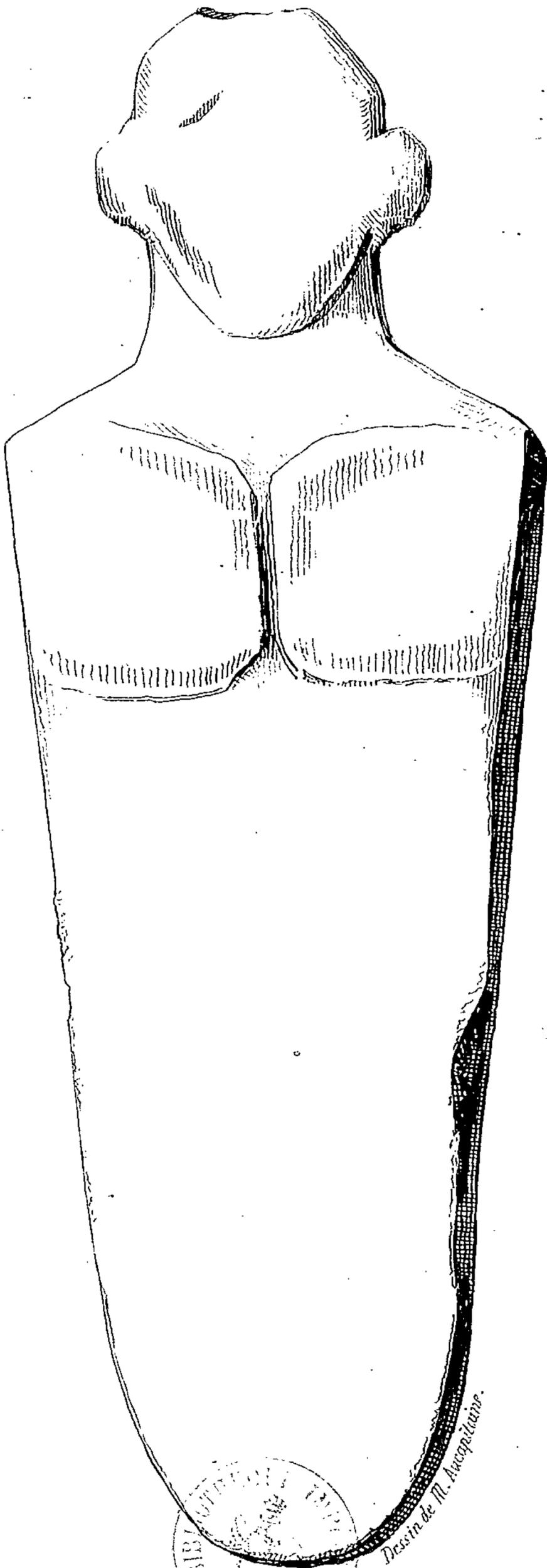
Les traces nombreuses des religions et des colonies asiatiques signalées en Sardaigne et même dans la partie méridionale de la Corse, ne peuvent que corroborer mon opinion sur l'origine du monument d'Appricciani.

Il est probable, que le sarcophage aura été brisé par la cupidité de quelques-uns de ces barbares de toutes races qui ont successivement touché le sol de la Corse: sans doute, elle fut exhumée ou tout au moins déplacée par les Sarrazins, qui, si longtemps, ravagèrent cette île, et ainsi s'expliquait le nom « *d'Idolo dei mori* » qui lui est donné par les paysans. Jusqu'à présent, on n'a fait aucunes fouilles dans les environs de Cargèse et de Sargon; peut-être, lorsque les travaux agricoles seront activés, les

(1) « Un des motifs de doute qui pouvaient rester sur la nationalité de ces monuments est ainsi levé, et quand on songe que *les sarcophages, à gaine et à tête sculptée*, n'ont été trouvés jusqu'ici qu'en trois endroits, à Sidon, à Byblos, à Aradus, (peut-être à Sour?) *n'est-ce pas la preuve que ce sont là des monuments d'un art vraiment phénicien?..* »

M. Ernest Renan, 3^e rapport sur sa mission archéologique en Phénicie.

L'absence d'inscription est encore un des caractères propres aux monuments phéniciens, et, jusqu'à présent, le tombeau du roi Esmounazar, de Sidon, a été une exception.



PARTIE SUPÉRIEURE D'UN SARCOPHAGE PHÉNICIEN
connue sous le nom de Statue d'Apricciani (Corse)

Hauteur 1.^m 80.^c — Largeur 0.^m 60.^c — Epaisseur 0.^m 10.^c

maquis défrichés, découvrira-t-on une nécropole analogue à celle de Tharrus, ou tout au moins quelques monuments précisant d'une façon plus positive, les anciennes migrations orientales en Corse. En attendant, il m'a paru intéressant de vous signaler l'antiquité d'Appriciani, que l'étude des monuments phéniciens me permet de regarder, en toute certitude, comme un témoignage de la présence de ces hardis navigateurs dans l'île de Corse. On avait souvent découvert en Sardaigne, aux Baléares, en Algérie (1), des spécimens curieux de l'art phénicien; mais jamais, à ma connaissance du moins, des sarcophages rappelant, d'une façon aussi complète, les usages et la tradition artistique de la métropole.

Je serais heureux si ces détails peuvent vous intéresser, car je ne doute pas qu'une exploration plus complète des nombreuses échelles établies par les Phéniciens sur la côte d'Afrique, n'amène un jour la découverte de monuments analogues à celui dont je viens d'avoir l'honneur de vous entretenir.

Veillez agréer, etc.

Baron H. AUCAPITAINE,
Sous-lieutenant au 36^e.

L'ÉPIGRAPHE DE CORSEULT. — L'inscription latine conservée dans l'église du bourg de Corseult, l'ancienne *Curiosolium* (Côtes-du-Nord), qui nous est signalée par notre ami, M. le docteur Leclerc, dans le dernier numéro de la *Revue Africaine* (2), a déjà été l'objet de très-nombreuses observations.

M. Léon Renier lui a consacré deux intéressantes notices, dans ses *Mélanges d'épigraphie* (3): il résulte de ces mémoires que les interprétations données par les épigraphistes étaient peu exactes (4).

(1) A Cherchel surtout, la IOL des phéniciens (voir l'intéressante et érudite dissertation de M. François Lenormand, sur un scarabée phénicien trouvé à Cherchel. Bulletin archéol. de l'Atheneum français, T. II., page 47.

(2) *Revue Africaine*, t. 6^e, p. 396, d'après la *France Monumentale*, p. 155, et rectification d'une traduction de M. de Fréminville.

(3) *Mélanges d'épigraphie*, chap. XII, p. 255, et *Revue Archéologique*, 1849, p. 316. — Même recueil, 1852, p. 102.

(4) Mém. Académ., Inscriptions, t. 1., p. 294. — Muratori, p. 1278, n° 11. — Delahoussaye: Mém. Acad. Celtique, t. 1, p. 246. — Orelli: Rec.

Voici comment le texte doit être lu :

D. M. S.
SILICIA. NA
M GIDDE DO
MO AFRICA
EXIMIA PIETATE
FILIVM SECVTA
HIC SITA EST
VIXIT. AN. LXV
C. FL. IANVARI
VS. FIL. POSVIT

Les deux premières lignes de cette inscription, ainsi rétablies, n'en ont pas moins donné lieu à des versions diverses : l'un des traducteurs a voulu voir dans MGIDDE un municpe Africain du nom de *Gidde* (1). La forme NAMMOIDE, citée par M. Leclerc, est une erreur, toute involontaire, il est vrai, puisqu'il l'a reproduite d'après la *France monumentale*, mais qu'il est utile de relever. — Le nom de NAMGIDDE est le seul à adopter. Ceci résulte, non-seulement de la lecture de visu, mais encore d'une variante de ce mot, gravée sur une inscription découverte, en 1847, aux environs de Khemissa, et signalée par M. Léon Renier, dans la deuxième dissertation qu'il consacre au monument Curiosolite (2). Ce nouveau document est ainsi conçu :

Diis manibus sacrum NAMGEDDE, Rogati Chafaris filio, vixit annos LXXXV (3).

Il n'y a plus de doute, Namgedde est un nom propre, et, comme le font remarquer MM. Léon Renier et Lewal, c'est évidemment le synonyme de Namgidde. Sans aller, et pour cause, chercher

Insc., n° 527. — Antonin Macé : *Rev. arch.*, vi, p. 227. — Hultman : *Miscell. épig.*, p. 57. — Prosp. Mérimée : *Notes d'un voyag. arch. dans l'ouest de la France*, p. 221. — Ogée : *Dict. géog. et hist. Bretagne*, article Corseult.

Il est probable que M. Léon Renier n'a pas connu le texte très-fautif signalé par M. Leclerc.

(1) M. Macé, *Revue archéol.* VI année, p. 227.

(2) *Mélanges d'épigraphie*, ch. XIII, p. 273.

(3) Elle a été publiée par le commandant Delamare, dans son excursion aux ruines de Khemissa, p. 14 (*Revue archéol.*, 1856), et reproduite par M. le commandant Lewal, dans un de ses travaux sur les inscriptions de Souk-Ahras, *Revue Afric.*, t. II, p. 453, et seulement citée par M. l'abbé Godard, dans le t. I de la *Revue Africaine*, p. 263.

mes exemples dans la langue punique, à laquelle appartient ce mot, je rappellerai combien sont fréquents, en Kabile, les changements d'A en E ou I, et réciproquement.

Plusieurs inscriptions de Souk-Ahras et de Lambèse ont fourni des exemples de noms indigènes analogues, mêlés à des formules latines (2).

M. Ernest Renan a donné la signification des mots Namgidde, que l'illustre professeur d'hébreu traduit par *Bona Fortuna* (3). Ces mots se retrouvent, plus ou moins altérés, de nos jours, dans les dialectes Berbers : ainsi, la forme *nama* est encore usitée dans la Kabilie Orientale et chez les Arabes, comme un nom de femme signifiant *fortunée-comblée*, c'est-à-dire, avec le même sens que, dans les langues hébraïques et puniques, et *Igeddas* est également un nom propre très-réandu chez les Touareg.

Baron Henri AUCAPITAINE.

LA DERNIÈRE RETRAITE DU DERNIER ROI VANDALE. — M. Féraud, de Constantine, nous transmet la lettre suivante, qui lui est adressée par M. Dolly, ancien chef du Bureau Arabe départemental de Bone :

« En lisant, dans le numéro de juillet de la *Revue Africaine*, votre intéressant article sur les mœurs Kabiles, je vois, en note, page 274, que : « c'est bien probablement le pays sauvage » qui s'étend depuis le versant oriental du Babor jusqu'à l'Edough » (*et non l'Edough lui-même*), qui correspond au Mont Pappua, où Gélimer, le dernier roi Vandale, se réfugia momentanément, après la victoire de Bélisaire. »

» Je ne vous ferai point ici de la vaine érudition, en copiant les textes et les commentaires qui s'accordent à circonscrire cet événement entre Hippone et le cap de Fer. Je me bornerai à vous faire part des observations que j'ai recueillies, moi-même, lors de mes fréquentes courses dans l'Edough. Il me paraît difficile de placer Midenos sur un des points du littoral ; où toutes les villes nommées dans les itinéraires trouvent assez bien leur place. Je crois encore moins possible d'affecter ce nom,

(2) Commandant Lewal : Inscriptions de Taoura, *Revue Afric.*, t. III, p. 23 et 34. — Cherbonneau : Inscript. funéraires, Ann. soc. arch., Constantine, p. 152, 1858-59.

(3) Hist. générale et système comparé des langues sémitiques, p. 187, et Mélanges épigraph. de M. Renier, p. 280.

comme le pense M. Fournel, au Ksour de l'Oued Ksob, qui est en plaine, entre les deux lacs.

» Lorsque j'étais chef du bureau arabe de Bône, j'ai souvent parcouru l'Edough en tous sens ; et, à part les ruines assez importantes, placées sur le littoral et que signalent les itinéraires, je n'ai jamais rencontré, dans le cœur de l'Edough, que de ces ruines secondaires, qui rappellent des postes isolés sur des mamelons et défendant les défilés : ces ruines sont muettes à la surface. L'absence de grandes ruines, dans cette contrée, s'accorde bien avec les récits, qui disent que : Gélimer habitait des cabanes où l'air était fétide et malsain, et que les Maures n'avaient pour toute nourriture que des grains qu'ils mangeaient sans les broyer. Il faut donc, ce me semble, conclure que Midenos est simplement le nom d'un bourg ou d'une petite fraction de tribu. Tout porte à croire que l'événement est circonscrit aux environs d'Hippone. C'est là que s'arrête Bélisaire, dans sa poursuite ; et aucune localité au-delà n'est citée, à l'exception du mont Pappua. Si Gélimer, fuyant, avait dépassé la plaine des Senhadja, il aurait mis au moins cinq jours pour gagner les versants ouest du Babor, il serait sorti des limites de la Numidie, ce qui est contraire aux textes, et, enfin, Bélisaire ne se serait pas arrêté subitement à Hippone, dans sa poursuite.

» A sept kilomètres ouest de Bône, dans le versant Sud et dans les divers contreforts de l'Edough, comme le portent les textes, sur la propriété Bou Daroua, appartenant à Bel Kacem ben Djemil j'ai vu un rocher, surplombant, qui domine l'Oued el-Kantara, et le pont romain, qui conduisait les eaux de la montagne à Hippone.

» L'étroit espace compris entre ce rocher et le pont aqueduc, est appelé, par les Arabes *Melag Gélimini*, ملحوق qui s'entend quelques fois, ici, comme confluent de deux rivières, veut dire également : point de réunion, de jonction, de rencontre. Quant au mot *Gélimini*, je puis assurer, après les informations les plus précises, qu'il ne répond à aucune expression kabyle de la contrée.

» Je tremble de conclure affirmativement ; mais, enfin, n'est-il pas permis de supposer qu'une tradition a conservé dans ces deux mots l'indication du lieu, situé au bas de la montagne Pappua, où Gélimer se rencontra avec Cyprien, l'envoyé de Bélisaire, et fit sa soumission ?

» A l'appui de cette supposition, j'ajouterai que très-souvent les Indigènes, en voulant prononcer certains mots français, substituent l'N à l'R et vice versa. Ainsi, disent-ils, *genenar* pour général, *tribunar* pour tribunal, et bien d'autres que vous retrouverez et qui me confirment dans l'opinion que Gélimini est un nom propre de la langue latine, au génitif, passé de cette langue dans les traditions orales du pays.... DOLLY. »

Observations sur la lettre précédente. — Auteur de la note critiquée par M. Dolly, c'est à moi de la défendre :

Voici l'origine du débat. A propos d'un travail de M. Féraud, sur la Kabylie Orientale, je disais dans une note (V, n° 34, de la *Revue Africaine*, t. VI, p. 274) :

« Il est bien probable que c'est ce pays sauvage (celui qui » s'étend du versant oriental du Babor jusqu'à l'Edough), et non » l'Edough, qui correspond au mont *Pappua*, où le dernier roi » des Vandales, Gélimer, se réfugia momentanément après les vic- » toires de Bélisaire »

A vrai dire, si j'ai hasardé cette remarque en passant, c'était pour provoquer une polémique. Je voyais la synonymie du *Pappua* et de l'Edough généralement acceptée ; et, ne la croyant pas justifiée par l'étude des sources originales, je n'étais pas fâché, en hasardant une assertion qui passerait nécessairement pour téméraire, aux yeux du plus grand nombre, d'amener une lutte pacifique, qui tournât au profit de la science. J'y ai réussi, puisque maintenant le combat est engagé.

Le *casus belli* étant nettement défini, j'entre en matière.

M. Dolly affirme, dès le début, que les textes et les commentaires s'accordent à circonscrire le blocus du mont *Pappua* entre Hippone et le cap de Fer. Les *textes* ? On verra, tout-à-l'heure, que le texte principal est formellement contraire à cette synonymie ; quant aux *commentaires*, ils n'ont de valeur qu'autant qu'ils découlent logiquement de textes exacts et complets, et il s'en faut de beaucoup que ceux que j'ai eu occasion d'examiner aient ce caractère, dans la question en litige.

Ainsi, je vois bien que M. Louis Marcus, auteur d'une histoire des Vandales, identifie, après d'autres écrivains et avant M. Dolly, le mont *Pappua* à l'Edough ; mais, je ne vois pas plus chez lui que chez ceux que j'ai pu connaître, la moindre preuve acceptable à l'appui de l'assertion dont il s'agit.

Mais, en revanche, je trouve dans Procope des preuves très-fortes contre ladite assertion. Or, Procope, on le sait, était secrétaire de Bélisaire, il l'accompagnait dans sa guerre contre les Vandales. C'est évidemment le meilleur témoignage à invoquer dans la question qui nous occupe ; et je m'étonne que mon

honorable adversaire, qui trouve que tous les textes sont favorables à son opinion, n'ait pas songé à en citer un seul, pas même le principal parmi tous, celui de Procope, dans une circonstance où il pouvait peser d'un si grand poids.

Pour suppléer à son silence, je vais donner maintenant le récit de l'historien byzantin. Ce sera seulement par analyse, quand il ne s'agira que de maintenir le fil de la narration; mais, je le produirai par extrait textuel toutes les fois qu'il touchera au point en litige. En l'absence de l'original grec, que je n'avais pas sous la main, je me suis servi de la traduction latine de Grotius, dont la réputation de savant helléniste garantit, d'ailleurs, l'exactitude complète.

Procope, après avoir raconté l'accident de Jean l'arménien, blessé mortellement d'un coup de flèche par un maladroit de sa suite, et le répit que cette aventure donna au roi vandale, que Jean serrait de près, s'exprime en ces termes :

« Lorsque Bélisaire, en continuant la poursuite, fut arrivé à
» une ville maritime des *Numides*, située à dix journées de marche de Carthage et qu'on appelle Hippo-Regius, il apprit que
» Gélimer, ayant gravi le mont Pappua, avait échappé aux trou-
» pes romaines. Ce mont est dans l'extrême Numidie; il est
» très-abrupte et d'un très-difficile accès, à cause des roches
» qui l'entourent. Là, habitent des *Maures*, gens barbares, alors
» amis de Gélimer et fidèles à sa cause. Dans la partie la plus
» reculée de la montagne, il y a une ancienne ville, mais sans
» nom, où Gélimer se remettait de ses maux, avec ses compa-
» gnons. L'hiver, déjà venu, ne permettait pas de tenter l'es-
» calade de la montagne, et l'incertitude des affaires faisait que
» Bélisaire ne pouvait pas rester plus longtemps éloigné de Car-
» thage; il laissa donc un corps de soldats d'élite, sous le com-
» mandement de Pharas, pour assiéger la montagne. »

Après quelques récits incidents, Procope reprend ainsi la narration du siège de Pappua :

« Mais Pharas, fatigué de ce siège hivernal et n'espérant pas
» attirer les Maures au combat, résolut courageusement de tenter
» l'escalade du Pappua; suivi de gens bien armés, il s'efforce
» de gravir l'escarpement. Mais les Maures ennemis, favorisés
» par la nature abrupte des localités, firent aisément éprouver
» du dommage aux assaillants. Pharas perdit 110 hommes dans
» son attaque; repoussé avec le reste, il dut se retirer et il ne re-
» commença plus une escalade à laquelle s'opposait la nature des
» lieux. Il se contenta d'entourer la montagne de postes vigilants,
» espérant que la faim amènerait la reddition; car l'ennemi ne pou-
» vait fuir de sa retraite et il n'y laissait rien arriver du dehors. »

Terminons ces citations par une description de la peuplade chez laquelle Gélimer avait trouvé un asile :

« Ces Maures passent leur vie, été comme hiver, dans d'étroits » gourbis, d'où ne les chassent ni l'accumulation des neiges, ni » les ardeurs du soleil, ni les autres inconvénients naturels du » lieu. Ils couchent sur le sol, s'estimant heureux s'ils peuvent » y étendre une peau. Ils n'ont pas l'habitude de changer de » vêtements suivant les saisons ; un grossier surtout, une tunique » à longs poils, forment leur garde-robe à perpétuité. Ils ne » consomment ni pain ni vin, ni aucun des aliments de l'homme. » A l'exemple des autres animaux, ils se nourrissent de blé, de » petit épeautre, d'orge non cuit, non réduit en farine ou en » polenta, mais tels que la nature les produit. »

En somme, le pays est si pauvre et les habitants si rudes, que Pharas, dans une lettre à Gélimer, peut hasarder cette comparaison : *at quis non malit inter Romanos egestatem cum servitute pati quam Pappuae et Mauris vel imperare.*

Après bien des souffrances et des humiliations, Gélimer finit par comprendre qu'en effet, il vaut mieux vivre pauvre et en servitude chez les Romains, que de commander au Mont Pappua et aux Maures qui l'habitent, et il se décide à se remettre entre les mains de l'envoyé de Bélisaire.

Maintenant que les textes ont passé sous les yeux du lecteur, nous avons des bases solides pour établir un commentaire.

On a vu que la retraite de Gélimer était dans la partie extrême de la Numidie, par rapport à ses ennemis, qui venaient de l'Est. C'était donc auprès de la frontière occidentale. Or, comment appliquer cette désignation si positive au Mont Edough, qui est à plus de quarante lieues de cette même frontière ?

Si l'on prenait, même, dans un sens rigoureux le nom de *Maures* que Procope donne aux indigènes chez lesquels Gélimer s'est réfugié, ceux-ci auraient appartenu à la Mauritanie, non à la Numidie ; et il faudrait, dès-lors, chercher leur pays au-delà de l'Ampsaga (oued el-Kebir), mais tout près de ce fleuve limite.

D'un autre côté, si l'on réfléchit que l'Edough est aux portes d'Hippone, cette ancienne ville royale (Regius), demeurée une cité importante, on comprendra difficilement que des indigènes aient pu persister à l'état de véritables sauvages, à deux pas d'un aussi grand centre d'influence romaine.

L'argument que M. Dolly emprunte à la halte de Bélisaire à Hippone, pour en conclure que le Mont Pappua devait être tout près de là, n'a pas la valeur qu'il lui attribue ; et Procope donne à cette halte son véritable sens, lorsqu'il dit que le général ne voulut pas engager ses troupes en hiver, dans un pays de montagnes, ni laisser loin derrière lui Carthage, où planait encore quelque incertitude sur les affaires de la conquête. Car, si le Pappua eût été le Mont Edough, le général Byzantin pouvait très bien pousser sa pointe, ayant si peu de distance à parcourir ; mais dans, l'hypo-

thèse que j'adopte, on conçoit très-bien qu'il n'ait pas voulu se lancer vers la frontière occidentale, qui était encore fort éloignée d'Hippone.

Mais, M. Dolly qui, à propos de cette discussion, donne d'intéressants détails archéologiques inédits sur l'Edough, dit avoir trouvé dans cette montagne un *ml'ag Djelimini*, nom qui semble s'appliquer au confluent de deux rivières : est-ce une raison d'en conclure que là, devait être la retraite de Gélimer ? Ces sortes d'analogies de sons dans les mots ne signifient quelque chose, que s'il y a un commencement de preuve d'autre part. Si donc les habitants de l'endroit déclarent ne pas connaître le sens de cette désignation hydrographique, genre d'ignorance dont les indigènes donnent d'ailleurs tant de preuves, j'aime mieux répéter, après eux, *je ne sais pas*, que d'accepter ce génitif latin arrivant à la suite d'un mot arabe, en pays berber.

On aura remarqué, que M. Dolly admet le nom de *Medenos* pour la bourgade où Gélimer s'est réfugié, et dont Procope déclare qu'elle n'a pas de nom. Au fond, les deux opinions ne se contredisent qu'en apparence, car *Medenos* rappelle le *Medina* (ville) des arabes, que les kabiles ont berbérisé sous la forme de *Tamedint*. Or, une cité qui s'appellerait ville tout court, pourrait bien être considérée comme n'ayant pas de nom (1).

En somme, le but que j'exposais, au commencement de cet article se trouve atteint, puisque voici la lutte engagée sur la question de synonymie du Mont Pappua. J'espère que de nouveaux athlètes se mêleront au combat, et que la lumière se fera enfin pleinement sur ce point de géographie comparée. C'est cet espoir, je le répète, bien plus que le désir de défendre mon opinion, contre les attaques courtoises de M. Dolly qui m'a mis la plume à la main.

A. BERBRUGGER.

Pour tous les articles non signés

Le Président,

A. BERBRUGGER.

(1) Beaucoup de noms arabes, ou ayant la forme arabe, figurent dans la nomenclature géographique de ce pays, même avant l'invasion arabe ; ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des détails sur cette particularité, d'ailleurs assez connue de tous ceux qui s'occupent d'histoire africaine.